Denoix Sylvie, Depaule Jean-Charles, Tuchscherer Michel (dir.), *Le Khan al-Khalili, Un centre commercial et artisanal au Caire du XIIIe au XXe siècle*.

IFAO, Le Caire, 1999 (Études urbaines 4/1 et 4/2). 24,5 × 32 cm, 2 vol., 451 p. (dont 184 en arabe) et 253 p. (dont 171 en arabe), ainsi que 20 cartes, 32 plans, 124 photos, 16 tableaux répartis dans les parties arabe et française.

Cette monumentale publication concerne en fait une zone plus large que celle du seul Khan al-Khalili, comme l'atteste le titre plus complet qui figure sur la première page des deux volumes : Le Khan al-Khalili et ses environs, soit, outre ce quartier bien connu des touristes, l'axe nord-sud de l'ancienne capitale fatimide, la *Ṣāġā* ou marché aux bijoux, et une partie plus ou moins importante selon les époques, des quartiers situés à l'ouest, en direction de l'ancien Khalij. L'ouvrage est le résultat du travail d'une équipe composée de chercheurs français et égyptiens, animée par les trois responsables du livre, entre 1987 et 1990. On peut regretter que sa publication ait attendu dix années, mais on doit reconnaître qu'elle ne pouvait pas non plus être très rapide. Cet ensemble constitue un précieux instrument de travail sur l'évolution de cette zone centrale de la vieille ville de l'époque médiévale à nos jours, ainsi qu'un état des lieux qui montre à quel magnifique résultat peut conduire une collaboration intelligemment conçue et bien menée, entre chercheurs de disciplines et de traditions scientifiques différentes.

Chaque volume comporte une partie française et une partie arabe, les contributions étant données *in extenso* dans la langue de recherche de chacun, et en résumé dans l'autre langue, la partie française en début de volume selon la disposition occidentale, la partie arabe commençant par l'autre bout. Le premier volume contient l'ensemble des contributions ; le second, d'abord 20 cartes historiques ; puis une suite de 86 notices concernant des locaux de commerce ou des monuments en rapport avec l'activité économique (localisation, références dans les sources écrites, toponymes, une brève histoire et une description du lieu) ; les deux index des textes français et arabe ; enfin (en fait au début de la partie arabe) 145 pages de documentation en arabe relative à 36 des lieux de commerce retenus dans les notices. Si l'on ajoute à cela les divers plans, photos et tableaux que nous avons recensés plus haut, on comprendra l'énorme intérêt de la publication.

Une brève introduction des trois responsables de l'entreprise énonce les principes suivis dans le travail : une exploration du terrain guidée par le recours aux plans cadastraux et un relevé précis des lieux en l'état, croisée avec le recours aux documents (sources historiques sur la ville, documents de *waqf* d'époques mamelouke et ottomane, registres des tribunaux religieux ottomans ayant enregistré les mutations), travail permettant l'établissement de cartes globales ou des reconstitutions de bâtiments isolés ou de complexes.

Une première partie (p. 7-27) détaille les « Matériaux, instruments, méthodes ». S. Denoix et M. Tuchscherer quantifient les sources documentaires utilisées pour les périodes mamelouke et ottomane : 94 actes de *waqf* mamelouks (jusqu'en 1516), et 1 038 documents des registres de cadis ottomans (sur quelque 130 000 existants) : dans ce cas, la méthode des sondages a été suivie, en dépouillant des séries d'années choisies en fonction de la densité plus ou moins grande des enregistrements (peu nombreux au début) ou de la lisibilité de registres parfois mal conservés, soit les années 1537-1559 ; 1595-1599 ; 1610-1614 ; 1664-1665 ; 1694-1696 ; 1713-1715 ; 1795-1796. C'est dans cette documentation qu'ont été puisés les textes édités à la fin du second volume (par M. Ḥusām al-Dīn Ismāʿīl, M. ʿAfīfī, Z. al-Ghannām, ʿA. al-Imām, M. Tuchscherer, M. Sayf al-Nasr Abū al-Futūh, A. ʿUways, et N. Hannā). Une seconde contribution, celle de F. Bāqir, intitulée « Quelques éléments de méthode. Matériaux divers » évoque la richesse de la documentation cartographique dont nous disposons depuis la fin du XVIIIe siècle (dont les 5 premières cartes reproduites au début du tome II, donnent une idée) et rappelle la méthode suivie pour la lecture du parcellaire, à partir des parcelles bâties et des groupements de parcelles : on doit à F. Bāqir, outre une participation à la conception des cartes historiques sur l'époque mamelouke 11 et 12 établies avec S. Denoix, la carte historique 7 (Limites des constructions fatimides) et surtout la très belle carte 6, « Relevé plan-coupé au rez-de-chaussée du quartier étudié (1987-1990) », dont les responsables de la publication ont mis en valeur l'importance pour toute cette entreprise en la publiant également en carte volante à part, insérée dans l'ouvrage.

Une deuxième partie, « Les waqfs, un mode d'appropriation » (p. 17-28 de la partie française, et p. 25-53 de la partie arabe), concerne l'époque mamelouke, époque de structuration de la zone centrale de la vieille ville, après la destruction des palais fatimides. Elle comprend d'abord une présentation des *waqfs* du sultan al-Ġawrī dans Bayn al-Qaṣrayn et le Khan al-Khalili par ʿA. al-Imām (regroupés dans 4 volumes compilés entre 1505 et 1516, avec d'autres documents découverts en 1967). Puis vient une contribution de S. Denoix, « Fondations pieuses, fondations économiques ; le waqf, un mode d'intervention sur la ville mamelouke », où apparaît un des thèmes majeurs de l'ouvrage, la mobilité des formes architecturales, des fonctions et des toponymes (p. 23), en contradiction avec la vision longtemps prévalente du *waqf* qui aurait constitué un frein à l'évolution urbaine ; cette contribution ne peut se lire sans références aux belles cartes 11, 12, 13 et 14 qui expriment graphiquement le résultat de cette réflexion sur le processus de constitution de ce noyau urbain au cours de l'époque mamelouke. Enfin, M. Ḥusām al-Dīn Ismāʿīl précise le mode de gestion des *waqfs* à l'époque mamelouke.

BCAI 18 (2002) Denoix Sylvie, Depaule Jean-Charles, Tuchscherer Michel: Le Khan al-Khalili. Un centre commercial et artisanal au Caire du XIIIe au XXe siècle, recensé par J.-Cl. Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

La troisième partie (p. 31-64 de la partie française, et p. 55-68 de la partie arabe), intitulée « Topographie et toponymie », marque le passage de l'époque mamelouke à l'époque ottomane. Elle s'ouvre par une étude de M. Ḥusām al-Dīn Ismāʿīl sur les toponymes à l'époque mamelouke : on retrouvera le résultat de cette recherche dans les 86 notices consacrées aux lieux de commerce dans le tome II. Puis vient une réflexion de S. Denoix sur la « topographie de l'intervention du personnel politique à l'époque mamelouke », dans laquelle, à partir de l'étude des *waqfs* des sultans Qalāwūn et Barsbay (où on trouvera des reconstitutions d'une *qaysāriyya* et d'un fondouk d'époque mamelouke, construits par ces sultans, p. 39 et 42), elle met en valeur la proximité immédiate des grandes fondations sultaniennes de cette époque et des bâtiments de rapport servant à les entretenir (p. 34). Cet ensemble, qui se maintiendra jusqu'à nos jours, devient alors un théâtre de l'affirmation du pouvoir.

Toujours dans cette troisième partie, nous entrons dans l'époque ottomane avec la dernière contribution, celle de M. Tuchscherer : « Toponymie et perception de l'espace dans les quartiers commerciaux à l'époque ottomane ». Appuyée sur une recherche sur les toponymes et les bâtiments entre le XVIe et le XVIIIe siècles, dont on retrouvera le résultat, là aussi, dans les 86 notices du tome II, l'enquête de M. Tuchscherer s'efforce de préciser le sens des « mots de la ville », essentiellement les *ḫuṭṭ*, ou quartiers, aux limites fluctuantes ; il s'interroge sur le sens des changements de toponymes servant à désigner les souks, sur la transformation de certaines rues en *wikāla*, un lieu de commerce sur lequel on s'interrogera longuement par la suite (simple changement de toponyme ?), sur l'expression même de la notion de « limite », par exemple par le mot *bāb* (qui n'implique pas nécessairement la construction d'une réelle « porte », p. 60), sur la survivance des toponymes mamelouks chez les juristes, alors que les noms couramment utilisés sont parfois nouveaux, signe de l'évolution qui s'est faite. C'est une bonne introduction aux siècles ottomans dont l'étude va prévaloir au début de la quatrième partie.

La quatrième partie est intitulée « Établissements de rapport et tissu urbain ». C'est le cœur de l'ouvrage (p. 65-196 de la partie française ; p. 69-153 de la partie arabe) : il était normal qu'il en fût ainsi, puisque c'est pour les périodes ottomane et moderne que l'enquête peut être la plus riche. Son unité vient aussi de ce qu'elle se concentre sur les bâtiments proprement dits. Une nouvelle contribution de M. Tuchscherer aborde maintenant l'« Évolution du bâti et des fonctions à l'époque ottomane ». La terminologie, au moins, a changé : on n'utilise plus le mot *funduq* ; le mot *ḫan* désigne plutôt un bâtiment ancien, la *wikāla* un bâtiment plus récent, surtout s'il sert à des activités artisanales (p. 68), alors qu'on ne parle bientôt plus de *qaysariyya* qui avait cette fonction à l'époque mamelouke. M. Tuchscherer reprend l'historique de l'évolution de la zone à l'époque mamelouke, pour montrer les ruptures de l'époque ottomane : augmentation du nombre des khans (qui passent de 21 à 38 à l'époque ottomane) ; extension de la zone commerciale vers l'ouest, en direction du port de Būlāq ; changement d'origine des principaux investisseurs (les négociants et les militaires de l'appareil ottoman remplacent les sultans et leurs émirs) ; perte d'influence des gérants des *waqfs* dans le domaine de la construction par l'apparition de la pratique du *ḫilwu*, ou cession de l'usufruit à des particuliers pour des périodes de plus en plus longues (p. 78) ; arrêt de la construction de grandes madrasas, mais multiplication des oratoires et zawiyas jusqu'à l'intérieur des khans (plus du quart des khans ont oratoire ou zawiya). M. Tuchscherer analyse ensuite les différents types de bâtiments de rapport, khans multifonctionnels (contenant entrepôts, habitat, boutiques, ateliers) et *ḥāsils* (en principe, et parfois, seulement des entrepôts, en fait remplissant peu à peu les mêmes fonctions que les khans) ; souks des rues passantes ; ensembles de logements à louer ou *rabʿ* (construits à 80% au-dessus des khans) qui ont remplacé les résidences individuelles, dans un espace urbain saturé, où la grande voie centrale s'est rétrécie depuis le XVe siècle (p. 92-93). Par cette contribution, le tableau général est dressé (dont on trouve un bilan graphique dans les cartes 15 et 16 du tome II), et on passe aux études plus particulières. En fait, la première, de M. Sayf al-Naṣr Abū al-Futūḥ, « Les ḥammāms dans les quartiers de Khan al-Khalili et Bayn al-Qasrayn, des Fatimides à la fin de l'époque mamelouke », qui relève la spécificité des ḥammams égyptiens dans le mode de chauffage et de circulation de l'eau, nous ramène avant l'époque ottomane (on se reportera à la carte 10 du tome II) : on peut regretter l'absence d'une recherche sur les ḥammāms d'époque ottomane, ou le fait que la recherche n'ait pas été prolongée jusque là. Vient ensuite une étude de Z. al-Ġannām, sur les différents types de souks (28 souks à la fin du XVIIIe siècle) et les différents types de boutiques à l'époque ottomane ; puis de M. ʿAfīfī sur les *rabʿ* (55 à la fin du XVIIIe siècle) : l'auteur évalue à 3 530 personnes la capacité de logement des *rabʿ* ; cette dernière étude clôt la partie consacrée à l'époque ottomane.

La contribution de A. ʿUways sur le *waqf* de l'émir Sulaymām Āġā al-Silāḥdār, nous fait entrer dans le XIXe siècle, puisqu'il s'agit d'une *wikāla* aménagée en 1819-1820, sur l'emplacement d'un ancien khan mamelouk : on y retrouve encore les entrepôts au rez-de-chaussée, et en étage, les *rabʿ* d'habitation, desservis par des escaliers indépendants. Les études qui suivent se situent entre la fin du XIXe siècle et nos jours. Une même interrogation, diversement formulée, se retrouve dans toutes : qu'est-ce qu'une *wikāla* (les chercheurs vont employer désormais, le plus souvent, le mot sous sa forme *wakāla*, tel qu'il est prononcé aujourd'hui, alors que ceux qui ont travaillé sur les périodes précédentes à partir des documents écrits, ont très normalement adopté la lecture *wikāla*) et plus généralement, y a-t-il encore une typologie des lieux d'activité économique ? Dans son étude sur « Les wakāla des rues Khān Abū

BCAI 18 (2002) Denoix Sylvie, Depaule Jean-Charles, Tuchscherer Michel: Le Khan al-Khalili. Un centre commercial et artisanal au Caire du XIIIe au XXe siècle, recensé par J.-Cl. Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Tāqiyya, al-Maqāṣiṣ et de la Ṣāġā, aujourd'hui », M. Petit remarque (p. 106) que « sans l'aide des plans architecturaux, il serait bien difficile de faire la distinction » entre l'ancienne maison à cour transformée en *wakāla*, et le bâtiment construit à cet effet. Les ateliers d'artisans ont gagné les étages, occupant les anciens *rabʿ* d'habitation. Dans l'esprit des habitants, et parmi les différents types de lieux à vocation économique, la *wakāla* semble se distinguer encore par sa cour centrale non couverte, et par le fait qu'elle abrite plusieurs ateliers (et non une entreprise unique).

C'est qu'en effet, la disposition des lieux à vocation économique s'est diversifiée, bien que les non-égyptiens aient repris l'appellation *wakāla*, sous la forme « okelle » pour les désigner. La contribution de J.-L. Arnaud, « Okelles et activités économiques au Caire à la fin du XIXe siècle au Caire », s'emploie à montrer ce passage et à dresser une typologie des « okelles », dont une seule catégorie est décrite comme étant « de type *wakāla* » (p. 124), plus liée à l'artisanat qu'au commerce (surtout si c'est du commerce en gros supposant stockage) et située dans la partie de construction ancienne de la ville. Il poursuit son analyse dans une seconde contribution, « Densification urbaine et typologie des immeubles de rapport au Caire à la fin du XIXe siècle ». La mise en place d'un nouveau parcellaire où, du fait de l'augmentation du coût des terrains, ce sont généralement des îlots plus petits qui sont découpés (p. 150), conduit alors à une réduction des cours, avec cependant un attachement visible à cette disposition que l'on réintroduit parfois (p. 143) et qui se manifeste également dans le rôle ambigu de certaines cages d'escalier (p. 146). La nouvelle société économique est « à la recherche d'un modèle » (p. 149), et, pour des parcelles comparables, la fidélité au modèle à cour semble relever de choix culturels (p. 149-150).

Ces éclaircissements apportés sur les effets de l'introduction de la « modernité » dans ce qui s'est construit à partir de la fin du XIXe sur une zone urbaine qui dépasse largement le Khan al-Khalili et ses environs, on peut revenir à la situation actuelle dans la zone étudiée, déjà abordée par M. Petit, et mieux la comprendre, avec la contribution de L. Ammar, M. Charara et A. Madeuf : « Éléments pour une typologie des implantations contemporaines ». Sur fond d'une activité économique toujours très soutenue des quartiers anciens, d'une adaptation constante des espaces disponibles aux exigences de cette activité qui le plus souvent élimine la fonction d'habitat (là où elle était jadis liée à l'artisanat et au commerce dans les rabʿ construits au dessus des *wikāla*), mais parfois respecte un habitat populaire dans des quartiers moins centraux (en particulier au nord du Khan al-Khalili), les auteurs s'interrogent sur l'existence et la typologie des nouveaux types architecturaux liés à l'activité commerciale, ces immeubles de commerce (*ʿimāra tiǧāriyya*) que rien ne distingue plus extérieurement des immeubles d'habitation. Comme le remarquait déjà M. Petit, les auteurs constatent que les anciennes structures ne sont plus repérables (p. 155), mais ajoutent que « rien ne permet de penser que ce phénomène...soit récent, c'est-à-dire date des dix ou vingt dernières années »(p. 160). Les hésitations des habitants dans le choix de tel ou tel terme (p. 163) traduisent une évolution toujours en cours. Les implantations des activités peuvent être « paradoxales » (p. 158) et ne sont pas nécessairement là où elles seraient les mieux placées, en fond de parcelle, avec les difficultés de livraison de marchandises parfois volumineuses (p. 170), alors qu'on aurait pu les supposer dans des lieux à accès aisé. Une seconde contribution de M. Petit revient alors sur la *wakāla*, décidément la pierre de touche de cette analyse de l'évolution urbaine : « Espace et statut : l'artisan dans la *wakâla* ». La *wakāla* ne constitue ni une unité de production, ni le cadre de vie d'un groupe humain homogène : « L'espace des *wakâla* sert uniquement de support » (p. 194). On ne saurait mieux exprimer le sens d'une évolution.

L'ouvrage se clôt sur une cinquième partie, « Mutations urbaines », qui reprend les grandes étapes de cette évolution (p. 197-256 de la partie française, et p. 153-177 de la partie arabe). A. Fu'âd Sayyid rappelle d'abord le passé ancien, la « transformation du Caire en centre économique à la fin de l'époque des Fatimides et du temps des Ayyoubides », et S. Denoix, les « Recompositions urbaines dans al-Qâhira à l'époque mamelouke », notant que « l'évolution des fonctions est plus importante entre le début du XVe et le début du XVIe siècle, qu'entre cette dernière date et la fin du XVIIIe siècle, ce qui signifie que toute l'époque mamelouke a été d'une grande mobilité » (p. 203). Une contribution de N. Ḥannā, « La rue Khân Abû Tâqiyya », illustre l'extension de la zone commerciale au XVIIe, à l'ouest de l'ancien axe fatimide, par la construction de quatre *wikālas*, entre 1614 et 1670, dans une zone jusque là résidentielle, « s'inscrivant dans un mouvement plus général de glissement du centre de gravité de la ville vers l'ouest » (p. 208). La longue contribution de J.-Cl. David, « Centralités anciennes et actuelles dans "al-Qâhira" », analyse les effets de ce glissement. Au terme d'une enquête détaillée, patiente et minutieuse, il oppose aux effets de ce phénomène sur les axes nord-sud de la vieille ville (« enclavement et déclin », p. 210 sq.), et au relatif échec des percées obliques (p. 221 sq.), le développement des systèmes traditionnels sur les axes est-ouest (le Khan al-Khalili est dans ce cas) et les espaces qu'ils commandent (« l'ouverture et l'extension de la ville », p. 215 sq.). Dans « cet élément du centre, qui n'est plus le centre de gravité de la ville mais ne peut être considéré comme un vestige de l'histoire » (p. 236), même si la « logique du présent » a conduit à l'aménagement, voire au développement d'aires de fabrication, de vente et de stockage, certains de ces phénomènes n'en indiquent pas moins la dépréciation de l'espace urbain ancien (p. 231). Il reste du passé un réseau de rues et des monuments repères, mais aussi « une force des situations acquises qui n'est pas seulement force d'inertie mais valeur

BCAI 18 (2002) Denoix Sylvie, Depaule Jean-Charles, Tuchscherer Michel: Le Khan al-Khalili. Un centre commercial et artisanal au Caire du XIIIe au XXe siècle, recensé par J.-Cl. Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

économique et foncière d'un site, fondée sur les habitudes des clientèles » (p. 236). L'habitat s'est maintenu dans certaines zones où le sociologue peut encore apprécier « l'ambiance de quartier » mais d'un quartier qui a perdu son caractère fermé, le « quartier qui n'est plus seulement (s'il l'a jamais été au Caire) un espace domestique et familial » (p. 231)... » forme relativement ouverte et moderne du quartier [qui] ne semble pas totalement nouvelle ; elle existait déjà en pratique dans la ville ottomane, même si elle ne correspondait pas à l'idéal de la Ville Orientale » (p. 236). La dernière contribution, celle de J.-Ch. Depaule, « Entre travail et habitat, le café », s'efforce précisément d'analyser les types et lieux d'implantation des cafés, toujours à l'orée des espaces plus strictement réservés à l'habitat, et qui peuvent servir d'indicateurs du lent refoulement des espaces d'habitat.

Une brève conclusion des trois responsables de l'édition achève la publication de ce très riche ensemble. On aura compris qu'ils nous ont donné là un magnifique instrument de travail et de réflexion, et, plus encore peut-être pour beaucoup d'entre nous, le plaisir de voir une équipe de chercheurs qui semblent si bien connaître et maîtriser leur terrain. Cela allait sans doute de soi pour les chercheurs égyptiens, beaucoup moins pour les Français. Cela n'a pas, pour le lecteur, que des avantages. À la difficulté de manier convenablement ces volumes dont la richesse suppose une « lecture active » qui doit pouvoir passer constamment du français à l'arabe, et du premier au second volume (mais on ne peut vraiment pas s'en plaindre), s'ajoute la parfaite aisance des chercheurs sur leur terrain (surtout ceux qui ont travaillé sur l'époque contemporaine), si bien qu'ils ont le plus souvent négligé, en dépit du très grand nombre de cartes et de croquis que compte le livre, de donner à celui qui n'est pas aussi familier des lieux qu'eux des cartes portant les noms de rues qui sont pourtant les repères souvent évoqués de leurs analyses. Aucune carte générale ne donne les noms des principales rues citées dans le livre. À part J.-L. Arnaud (p. 118) et le groupe formé par L. Ammar, M. Charara et A. Madeuf (p. 171), les cartes sont évocatrices, mais muettes ; c'est particulièrement le cas des quatre belles cartes qui illustrent la très riche contribution de J.-C. David (p. 240-243) qu'on ne peut suivre comme il le faudrait, rue après rue, sans se procurer un plan du Caire.

Ce défaut ne suffit pas cependant à gâcher notre plaisir. Il est trop tôt pour dire quels effets bénéfiques aura cette publication. L'urbaniste, le sociologue ou l'historien en tireront des profits différents. Pour m'en tenir à l'historien (puisque c'est mon cas), il y a d'abord la meilleure connaissance que nous avons maintenant de la mise en place historique de cette zone et de son évolution, des différents types de bâtiments de rapport au cours de l'histoire, depuis la *qaysāriyya* médiévale jusqu'à la *wikāla* et aux boutiques du souk, reconstitués par le croisement des renseignements trouvés dans les *waqfs* avec l'enquête topographique. On mesure aussi l'évolution des toponymes. Ainsi le nom de « Qaṣaba » que les « Ottomanistes » appliquent généralement à l'ancienne grande artère fatimide depuis l'époque ottomane, et qui signifie, selon le dictionnaire de Kazimirski « le centre, la partie principale, le cœur du pays », n'est pas employé à cette époque (p. 62, n.70 et p. 69, n. 7) où on utilise seulement le nom de « Al-Šāri' al-A'ẓam », la Grand Rue. D'après Dorothea Russel (*Medieval Cairo*, Londres, 1962, p. 139), l'inventeur de cette appellation semble avoir été Lane-Poole (sans doute dans son ouvrage *Story of Cairo*, Londres, 1906) : cela peut avoir quelque intérêt.

Il y a également les précisions apportées sur les étapes d'une mobilité et d'une transformation constante des topographies économiques, ainsi que sur l'utilisation de l'espace interne des bâtiments qui a conduit à l'état actuel. Il serait injuste de porter un jugement sur cette évolution, et de ne consulter cet ouvrage que comme un *Précis de décomposition.* C'est autre chose qu'indique le phénomène. Le rétrécissement de la Grand Rue dès le XVe siècle, et les empiétements sur la voie publique dont témoignent les *fatwas* de Suyūṭi (m. 1505), ont commencé très tôt ; mais si, dès le début du XVIIIe siècle, les logements d'étudiants des madrasas sont utilisés comme *rab'* (p. 89), si les cours des khans sont de plus en plus encombrées de constructions parasites, on ne peut se défendre du sentiment que s'est amorcé là (depuis quand ?) un processus de dégradation de la qualité de l'espace urbain, qui a conduit à la dépréciation qu'analyse J.-C. David pour notre époque (ce qui n'empêche pas cette zone de garder une forte activité économique). Y aurait-il quelque rapport entre ce phénomène et la réutilisation des bâtis (et le détournement de leur usage) par une population relativement pauvre, peut-être d'origine rurale récente (comme semblent l'indiquer le grand nombre de zawiyas qui se sont installées), soit une certaine « ruralisation » de la ville ? Il faudra bien d'autres enquêtes pour rendre compte de cette évolution.

Jean-Claude Garcin
Aix-en-Provence

BCAI 18 (2002) Denoix Sylvie, Depaule Jean-Charles, Tuchscherer Michel: Le Khan al-Khalili. Un centre commercial et artisanal au Caire du XIIIe au XXe siècle, recensé par J.-Cl. Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net